

ne soit pour tout votre ouvrage un germe infect qui le corrompe et le détruise. N'avez-vous pas vu ce qu'ont produit tous les vols consacrés par la révolution, à commencer par celui des églises. Il servit d'aliment aux assignats; voyez ce que sont devenus leurs auteurs. A peine ont-ils quelque momens d'existence, quelques apparences de prospérité, qu'ils voient périr leur fortune avec leur proie; semblables au vautour, qui, dérochant à l'autel des Dieux des viandes du sacrifice, emporte avec l'holocauste un charbon qui consume son aire.

Vous parlez de morale publique, et certes vous avez besoin d'en rétablir une. Mais comment y réussirez-vous, tant que l'administration sera assise sur des principes de rapine et de brigandage. Vous parlez de morale; mais si vous pouvez en donner une à tous ces innombrables acquéreurs de biens nationaux, si vous pouvez leur donner, je ne dis pas quelque sentiment de justice, mais un sentiment d'humanité; ne croiront ils pas, en songeant aux propriétaires immolés sur les échaffauds, ou traînant dans l'exil une vie pire que la mort; ne croiront-ils pas, à chaque arbre coupé par leurs ordres, à chaque fruit cueilli de leurs mains, entendre sortir du sol qui les produit des gémissemens encore plus lamentables que ceux de Polydore, et une voix terrible leur dire:

*Quid miserum . . . laceras!*